GOLDMANN

pour une sociologie du roman

tel gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour Annie

Extrait de la publication

Préface

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les trois premiers chapitres du présent volume ont été publiés dans le numéro 2-1963 de la REVUE de l'Institut de Sociologie de Bruxelles *consacré à la sociologie du roman. Parmi eux, l'étude sur le nouveau roman et la réalité sociale constitue le texte d'une intervention lors d'un colloque auquel participaient Alain Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute, texte auquel j'ai ajouté un certain nombre de développements concernant l'œuvre de Robbe-Grillet. L'ensemble résume les résultats de deux années de recherches sur la sociologie du roman effectuées au* Centre de Sociologie de la Littérature *de* l'Institut de Sociologie de l'Université de Bruxelles.

Le quatrième chapitre a été écrit pour la revue américaine Modern Language Notes *où il sera probablement publié en même temps que le présent volume.*

Dans cette préface, nous voudrions seulement

prévenir une objection éventuelle concernant le décalage entre le niveau où se situe la première étude qui formule une hypothèse tout à fait générale sur la corrélation entre l'histoire de la forme romanesque et l'histoire de la vie économique dans les sociétés occidentales et celui où se situe l'étude sur les romans de Malraux qui est au contraire très concrète, mais dans laquelle nous ne dépassons que rarement l'analyse structurale interne et où la partie proprement sociologique est extrêmement réduite. Ajoutons aussi que l'étude sur le nouveau roman se situe à un niveau intermédiaire entre l'extrême généralité du premier travail et l'analyse interne qui caractérise le second.

Ces différences de niveau sont réelles et résultent du fait que loin de constituer une recherche achevée, le présent volume résume seulement les résultats partiels d'une recherche en cours.

Les problèmes de sociologie de la forme romanesque apparaissent à la fois passionnants, susceptibles de renouveler tout aussi bien la sociologie de la culture que la critique littéraire, et extrêmement complexes ; de plus, ils concernent un domaine particulièrement étendu. C'est pourquoi il ne saurait être question d'avancer seulement par les efforts d'un seul chercheur ou de quelques chercheurs réunis en un ou deux centres d'études.

Extrait de la publication

Nous essayerons bien entendu de continuer nos recherches tant à l'École Pratique des Hautes Études à Paris qu'au Centre de Sociologie de la Littérature de Bruxelles. Mais nous savons que dans les années à venir, nous ne saurions couvrir qu'un très petit secteur de l'immense domaine qu'il faut explorer. Aussi, sommes-nous conscient du fait que des progrès vraiment substantiels pourront être réalisés seulement le jour où la sociologie de la littérature deviendra un domaine de recherches collectives se poursuivant dans un nombre suffisamment grand d'universités et de centres de recherches de par le monde.

C'est dans cette perspective, et parce que les résultats déjà acquis, même partiels et provisoires, nous paraissent suffisamment importants pour jeter une lumière nouvelle sur le problème étudié que nous avons pris la décision de les publier avec l'espoir qu'ils pourraient soit être intégrés dans d'autres recherches en cours, ou, tout au moins, pris en considération et discutés par ceux qui les effectuent, soit susciter ici ou là des recherches orientées dans la même direction. Aussi, espérons-nous vivement que, par la suite, des publications sociologiques, venant d'ailleurs, pourront nous aider dans nos propres travaux.

En terminant cette préface, nous voudrions encore

Extrait de la publication

souligner une fois de plus à quel point les méthodes récentes de la critique littéraire, — structuralisme génétique, psychanalyse et même structuralisme statique avec lequel nous ne sommes pas d'accord, mais dont certains résultats partiels sont incontestables, — ont enfin mis à l'ordre du jour l'exigence de constituer une science sérieuse, rigoureuse et positive de la vie de l'esprit en général et de la création culturelle en particulier.

Bien entendu, cette science en est encore à ses tout premiers débuts. Aussi disposons-nous seulement de quelques rares recherches concrètes, alors qu'au contraire, dans le monde entier, les études traditionnelles — empiristes, positivistes ou psychologiques — dominent de loin, au moins sur le plan quantitatif, la vie universitaire. Ajoutons que les quelques rares travaux scientifiques sont pour les lecteurs en général, et même pour les étudiants, d'un accès particulièrement difficile dans la mesure où ils vont à l'encontre de toute une série d'habitudes mentales solidement établies, alors que les études traditionnelles se trouvent au contraire favorisées par ces habitudes et sont par cela même aisément accessibles. C'est qu'il s'agit dans l'étude scientifique de la vie culturelle d'un bouleversement radical, *semblable à ceux qui ont jadis permis la constitution des sciences positives de la nature.*

Extrait de la publication

Qu'est-ce qui paraissait en effet plus absurde que d'affirmer la rotation de la terre ou le principe d'inertie alors que tout le monde pouvait certifier par une expérience immédiate et incontestable que la terre ne bouge pas et que jamais une pierre qu'on jette ne continue indéfiniment sa trajectoire? Qu'est-ce qui paraît aujourd'hui plus absurde que l'affirmation selon laquelle les véritables sujets de la création culturelle sont les groupes sociaux et non pas les individus isolés alors que c'est une expérience immédiate et en apparence incontestable que toute œuvre culturelle — littéraire, artistique ou philosophique — a un individu pour auteur?

Mais la science s'est toujours constituée malgré les « évidences immédiates » et à l'encontre du « bon sens » établi; et cette constitution s'est toujours heurtée aux mêmes difficultés, aux mêmes résistances et aux mêmes types d'arguments.

C'est là un fait normal et même, en dernière instance, encourageant et positif. Il prouve qu'à travers les résistances et les obstacles, à l'encontre des conformismes et du confort intellectuel, le travail scientifique continue, lentement sans doute, mais néanmoins effectivement, son chemin.

Paris, juin 1964.

*Nous avons profité de la réédition de cet ouvrage pour y ajouter trois notes (p. 277, 313 et 362) et une étude sur le dernier film de Robbe-Grillet (rédigée en collaboration avec Anne Olivier et qui avait déjà été publiée dans l'*Observateur *du 18 septembre 1964).*

Ajoutons que l'affirmation selon laquelle « les véritables sujets de la création culturelle sont les groupes sociaux et non pas les individus isolés » a beaucoup heurté les critiques ; écrite pour provoquer la discussion, nous pouvons reconnaître aujourd'hui que sa forme, peut-être trop elliptique, pourrait favoriser des malentendus.

Nous nous étions pourtant longuement expliqué dans nos précédentes publications. Les remarques que nous avons ajoutées au dernier chapitre de cet ouvrage mettent clairement les choses au point. Il n'en reste pas moins vrai que selon nous, et dans le sens où Hegel écrivait que « le Vrai c'est le Tout », les véritables sujets de la création culturelle sont effectivement les groupes sociaux et non pas les individus isolés ; mais le créateur individuel fait partie du groupe, souvent par sa naissance ou son statut social, toujours par la signification objective de son œuvre, et y occupe une place sans doute non pas décisive mais néanmoins privilégiée.

Aussi, et dans la mesure surtout où la tendance

à la cohérence qui constitue l'essence de l'œuvre se situe non seulement au niveau du créateur individuel, mais déjà à celui du groupe, *la perspective qui voit dans ce dernier le véritable sujet de la création peut-elle rendre compte du rôle de l'écrivain et l'intégrer à son analyse*, alors que la réciproque ne nous paraît pas valable.

Paris, avril 1965.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Introduction aux problèmes d'une sociologie du roman

Extrait de la publication

Lorsqu'il y a deux ans, en janvier 1961, l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles nous a proposé de prendre la direction du groupe de recherches de sociologie de la littérature et de consacrer nos premiers travaux à une étude des romans d'André Malraux, nous avons accepté cette offre avec beaucoup d'appréhension. Nos travaux sur la sociologie de la philosophie et de la littérature tragiques au XVIIe siècle ne nous laissaient préjuger en rien la possibilité d'une étude portant sur une œuvre romanesque et, encore moins, sur une œuvre romanesque écrite à une époque presque contemporaine. En fait, durant la première année nous avons entrepris surtout une recherche préliminaire portant sur les problèmes du roman en tant que genre littéraire, recherche pour laquelle nous sommes parti du

Extrait de la publication

texte, déjà presque classique — bien qu'encore peu connu en France — de Georg Lukács, *la Théorie du roman* [1] et du livre qui venait de paraître de René Girard *Mensonge romantique et vérité romanesque* [2], dans lequel celui-ci retrouvait sans les mentionner — et, comme il nous l'a dit, par la suite, sans les connaître — les analyses lukácsiennes tout en les modifiant sur plusieurs points particuliers.

L'étude de *la Théorie du roman* et du livre de Girard, nous a conduit à formuler quelques hypothèses sociologiques qui nous semblent particulièrement intéressantes, et à partir desquelles se sont développées nos recherches ultérieures sur les romans de Malraux.

Ces hypothèses concernent, d'une part, l'homologie entre la structure romanesque classique et la structure de l'échange dans l'économie libérale, et, d'autre part, l'existence de certains parallélismes entre leurs évolutions ultérieures.

Commençons par tracer les grandes lignes de la structure décrite par Lukács et qui caractérise, sinon comme il le pense, la forme romanesque en général, tout au moins un de ses aspects les plus

1. Depuis, cet ouvrage a été publié en français par les Éditions Gonthier en livre de poche.

2. René Girard : *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Paris, Grasset 1961.

Extrait de la publication

LUCIEN GOLDMANN

pour une sociologie du roman

Depuis des siècles, le roman occupe une place prépondérante dans la création littéraire. Or, qu'y a-t-il de commun entre *Don Quichotte, Le Rouge et le Noir, Les Conquérants* et le nouveau roman ? En quoi consiste la forme romanesque ? Comment s'explique sa persistance ?

Abordant ces problèmes dans une perspective structuraliste, Lucien Goldmann montre, à travers l'analyse des romans de Malraux et de Robbe-Grillet, qu'une méthode sociologique peut apporter une contribution essentielle à leur solution, et pose ainsi, après ses travaux sur la sociologie de la tragédie, les fondements d'une sociologie du roman.

Photo droits réservés

9 782070 705788

86-III A 70578 ISBN 2-07-070578-1

Extrait de la publication